Angoisse…

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 30 novembre 1934

Il n'est pas douteux qu'elle existe depuis deux jours, qu'elle a commencé à se répandre et à s'étendre au point de saisir presque toutes les âmes, et que ses traces se manifestent, clairs et visibles, dans les propos des gens lorsqu'ils se rencontrent, et dans la manière dont ils interprètent la situation politique et constitutionnelle en ces jours. Il n'est pas douteux non plus que cette angoisse ne se limite pas à l'Égypte, mais s'étend au-delà d'elle jusqu'à certains milieux anglais, en Angleterre même. Car ceux qui lisent la dépêche des correspondants d'Al-Ahram, parue ce matin, y trouvent que certains milieux anglais qui s'intéressent aux affaires égyptiennes ne cachent rien de leur inquiétude, et conseillent aux Égyptiens la prudence et la circonspection.

Les milieux officiels, en Égypte, sont sereins, et les milieux officiels, en Angleterre, affichent la sérénité ; mais les non-officiels, ici et là, ne cachent pas leur inquiétude, et ne cessent de s'interroger sur le sort de la situation politique dans ce pays.

Et rien ne témoigne mieux de cette inquiétude que le fait que notre consœur Al-Jihad ait voulu, ce matin même, l'apaiser, et porter la sérénité dans le cœur des gens — mais elle n'a fait que la consigner, purement et simplement. Les gens sont donc inquiets ; ils s'interrogent sur ce qu'est réellement la situation politique, et veulent savoir ce que les jours à venir leur réservent. Réservent-ils la sécurité, la quiétude, la sérénité, la reconnaissance du droit de la nation, l'aveu de sa volonté, et l'entreprise de la réalisation de ses espoirs ? Ou réservent-ils la crainte, le trouble, un jeu de tractations, de nouvelles épreuves, et une réticence à satisfaire la nation et à lui accorder ce qu'elle veut ? Tout journaliste qui ne dépeint pas ce fait réel, et ne le consigne pas fidèlement, manque à son devoir envers ses lecteurs et manque à son devoir envers l'histoire — car ce fait est bien réel, il est sur toutes les langues, il fait battre tous les cœurs, il agite toutes les consciences, et il est puissant, d'une portée qui va loin, au point que ses effets ont franchi la mer, et sont apparus chez ceux des Anglais qui suivent de près les affaires égyptiennes. Je n'arrive pas à comprendre la réticence à déclarer ce fait, ni l'hésitation à le mettre en lumière, à le consigner et à en marquer les effets — car dissimuler la vérité est en soi un mal ; combien plus lorsque cette vérité est chose utile, pleine d'enseignements et d'avertissements, digne, une fois révélée,

d'orienter les choses vers un bien sain et raisonnable.

Nul n'a pu, et nul ne pourra, douter de l'unanimité des Égyptiens à se réjouir de l'avènement du Ministère actuel, et à le soutenir avec franchise, force, fermeté et conviction — car ce Ministère actuel a fait de son programme l'effacement du régime d'oppression et de tyrannie, la restitution à la nation de sa propre liberté, et la reconnaissance du droit de la nation à être maîtresse en sa terre, à conduire ses propres affaires, sans qu'aucun individu, responsable ou non, n'exerce sur elle un pouvoir arbitraire, et sans que nul ne la représente sinon celui qui la représente véritablement. Le Ministère a fait de son programme l'effacement du régime qu'avaient instauré Sidqi Pacha et ses partisans en se soulevant contre la Constitution et la loi, que Sidqi Pacha et ses partisans avaient appliqué au mépris des principes les plus élémentaires de la justice et de la morale, sous l'ombre duquel Sidqi Pacha et ses partisans avaient fait perdre à la nation nombre d'avantages et de droits, et en résistant auquel la nation avait sacrifié beaucoup d'âmes nobles et de sang pur, et enduré, dans sa résistance, un mal, une douleur et un supplice au-delà de tout compte et de toute mesure.

Il n'est donc pas étrange que la nation s'accorde à aimer un Ministère qui se lève pour lui rendre justice contre ce régime et ses hommes, et pour lui restituer intégralement son droit ; ce qui serait étrange, ce serait que la nation manquât en quoi que ce soit à cet égard, ou lésinât sur l'amour et le soutien dus à ce Ministère. Et les gens savent bien que le président du Conseil et ses collègues ont déployé un effort qui n'est pas mince, et enduré une peine qui n'est pas mince, et continuent de déployer cet effort et d'endurer cette peine, afin d'amener la nation à la maîtrise de soi, et à la mesure dans sa joie, son allégresse et son soutien.

Tout ceci est une vérité qui n'admet pas de contestation. Mais si l'on dit à la nation que le Ministère a achevé sa première tâche dans l'abolition du régime, et a soumis les documents de cette abolition au Palais, et n'attend plus que leur promulgation ; et si les journaux, ici et là, rapportent que certaines gens intriguent, que d'autres guettent l'occasion, et que ces documents pourraient voir leur promulgation retardée, et pourraient encore être touchés par un amendement à tel ou tel article ; et si les journaux, ici et là, se mettent à multiplier ces insinuations, tantôt ouvertement, tantôt à mots couverts — alors il n'est pas étrange que la nation lise tout cela, et estime que des obstacles se dressent sur le chemin de son Ministère, que des difficultés se présentent

devant ses espoirs, et que, lorsqu'elle se réjouissait et s'égayait, elle ne songeait pas que cette joie et cette allégresse pourraient rencontrer de quoi les changer en tristesse et en abattement. Il n'est pas étrange non plus que l'angoisse s'empare d'elle, et que le trouble s'agite en elle ; il n'est pas étrange que les gens s'interrogent les uns les autres, chaque fois qu'ils se rencontrent : les documents ont-ils été soumis ? Quand ont-ils été soumis ? Quand seront-ils promulgués ? Le régime a-t-il été aboli ? Quand l'abolition du régime sera-t-elle achevée ?

Il n'est pas étrange non plus que les étrangers résidant en Égypte ressentent l'inquiétude de la nation, et transmettent ce qu'ils en ressentent par-delà la mer, et que les étrangers s'inquiètent ici, et que les étrangers s'inquiètent là-bas. Rien de tout cela n'est étrange ; ce qui serait étrange, c'est qu'il n'en fût pas ainsi.

Il ne sert donc à rien de nier ce fait réel : l'angoisse existe, elle est vive, et elle est générale, universelle, non pas confinée au Caire mais s'étendant au-delà jusqu'aux provinces, ni confinée à l'Égypte mais s'étendant au-delà jusqu'à l'étranger. Nous aimerions donc savoir, à présent, qui pourrait tirer profit de cette angoisse, ou y trouver quelque avantage, ou quelque moyen de profit ou de réforme.

Les partisans du régime odieux se sont montrés incapables de consolider leur régime alors même que la nation se résignait au désespoir de toute réforme, durant les années passées. Ils ont échoué, échoué de manière manifeste — eux qui étaient les plus convaincus de tous quant à la stabilité de ce régime, et qui mentaient, sachant qu'ils mentaient, lorsqu'ils affirmaient que leur régime était stable. Ils ont échoué quand la force était encore avec eux, et que les Anglais, convaincus de leur échec, les ont abandonnés à la dissolution qui devait fatalement venir ; ils ont échoué quand ils étaient puissants — que dire d'eux, à présent qu'ils sont privés de toute force, qu'ils ont perdu tout appui, et désespèrent de tout soutien ? Ils ont échoué quand la nation désespérait de toute réparation prochaine — que dire d'eux, à présent qu'ils se sont dissous, à présent que la nation touche presque au triomphe, à présent que l'angoisse de la nation pourrait à tout moment se muer en une indignation ouverte et non dissimulée ? Qui donc, alors, tire profit de cette angoisse, et bénéficie de sa persistance ?

Combien ont besoin, ceux qui intriguent et qui pêchent en eau trouble, comme on dit, de réfléchir, de mesurer les conséquences de leur propre conduite, de tirer leçon de l'expérience, et de savoir que

l'angoisse des peuples est un danger, et que le désespoir des peuples est un danger plus grave encore que l'angoisse — et que la psychologie des peuples n'est chose ni légère ni aisée à saisir, mais une matière ardue et de la plus grande complexité.

J'inscris cette angoisse pour la vérité et pour l'histoire ; mais nous sommes convaincus qu'elle ne durera pas, car elle ne profite à personne, et pourrait nuire à tous — bien plus, nous espérons, et pressons cet espoir, que ces lignes ne parviendront entre les mains de leurs lecteurs que comme une page des annales de l'histoire, consignant une angoisse dont les causes se seront dissipées, et à la place de laquelle se seront installés le calme et la sérénité.

Oui — nous espérons, et pressons cet espoir, que ces lignes ne paraîtront qu'accompagnées de la nouvelle que les documents officiels abolissant le régime ont été signés, et portés à la connaissance du peuple.